L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 15 MARS 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
ADRESSES-PROPRIÉTAIRES
G. F. WEISSE. S. DUPOUY.
J. DUVERGER. S. HARRY.
Rue de Chartres, No 85, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI MATIN, 15 MARS.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine." à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes l'encan de ce jour.

Par E. Roger & Co, 78 Vieille Levée.—Chapeaux pour hommes. Aussi : Jaconats français, inclenses et chapeaux pour dames.

Par C K Forstall, rue Vieille Levée, entre Quartier et Hôpital.—Le fonds d'un magasin de groceries, ainsi qu'un lot de marchandises sèches.

Par J. L. Carman, à l'Arcade de Bazin,—Deux terraines au Faubourg de l'Annonciation, avec bâtimens et actions de la Banque des Citoyens.

Par Anthony Fernandez, à la Bourse St-Louis,—Les propriétés de la succession de Vve G. Deslondes. (Voir aux annonces).

Bulletin européen.

Nous avons reçu hier la malle par le steamship *Europe* avec des journaux du 17 février. Rien ne ressort dans ces journaux qui puisse fixer l'opinion sur la situation actuelle de l'Europe. Nous nous bornons à extraire de ces journaux et de nos correspondances les appréciations suivantes :

Dans un article de fond la *Gazette prussienne*, journal semi-officiel de la cour de Berlin, s'exprime ainsi :

"Les craintes que les dissentiments diplomatiques entre les cabinets de Vienne et des Tuileries avaient fait naître ont considérablement diminué depuis les discours de la reine d'Angleterre et de l'Empereur des Français. Dans le discours de S. M. britannique est exprimée l'intention de maintenir les traités et de coopérer de toute son influence au maintien de la paix. Le discours de l'Empereur a encore augmenté la confiance. Le désir exprimé par Sa Majesté l'Empereur de voir se consolider l'alliance avec l'Angleterre dans un moment où celle-ci a proclamé le maintien des traités comme une unique base de sa politique, paraît indubitablement une garantie de la gouvernement de la France se place également sur ce terrain qui formera la base inébranlable de l'alliance entre l'Empire et l'Angleterre.

"Rapprochez des indices suffisans, on a tout lieu de croire que l'Autriche elle-même prend le discours de l'Empereur dans un sens pacifique, et que le cabinet de Vienne serait disposé à entrer en négociation avec la France relativement à la cessation de l'occupation militaire de l'Italie centrale.

"Les démarches conciliantes de l'Autriche doivent être saluées comme des espérances très favorables pour la solution pacifique de toutes les questions pendantes.

"D'autre part, les gouvernements de Prusse et d'Angleterre continueront leurs efforts pour faire disparaître les causes des plaintes légitimes de l'autre côté du Rhin.

"Enfin, on peut espérer que le cabinet de Saint Pétersbourg ne refusera pas d'appuyer les démarches de la France et de l'Angleterre; on peut se reposer dans la volonté sincère des grandes puissances du soin de maintenir la paix.

On écrit de St-Petersbourg, le 8 février, au *Constitutionnel de Paris* :

"Le discours du trône de l'Empereur Napoléon a été très bien accueilli ici; on le considère comme pacifique. Le *Journal russe de Saint Pétersbourg*, d'où qu'il constate les sentiments pacifiques de l'Empereur Napoléon III. D'après ce journal, le cœud de la complication réside dans la situation de la Lombardie.

"La *Gazette de Sénat* publie un décret qui règle l'organisation des divisions territoriales récemment pacifiées entre Sebar, Argoun et les sources du Terek. Les tribus de ces districts sont divisées en trois, dans l'avenir, savoir : Tchantz, Tchantz et Aka. Les naibs sont choisis parmi les indigènes.

"Le Sénat dirigeant s'occupe en ce moment d'un nouveau règlement pour les consuls de Russie en Europe et en Amérique. Ce règlement a été élaboré au ministère des affaires étrangères et approuvé par le conseil de l'empire. Il sera publié prochainement.

"D'après le *Russki Inwalnik*, les comités de six gouvernements ont terminé au mois de janvier l'élaboration des projets concernant l'émancipation des paysans. Ces gouvernements comprennent 1,339,856 serfs du sexe masculin.

Une correspondance de Turin s'exprime comme suit au sujet du mariage du roi Victor Emmanuel avec la fille du duc de Lechtemberg.

"Le mariage d'abord contesté est aujourd'hui positif, dit la *Patrie* :

"La princesse Marie Maximilianowa, nièce de l'empereur Alexandre II, est née le 4 octobre 1841. Son aïeul Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie, fils de son prédécesseur Joséphine, était frère de la reine Hortense, mère de l'empereur Napoléon III. Il avait épousé la princesse Augusta Amélie de Bavière, sœur des princesses Sophie et Louise, mères de l'empereur et de l'impératrice actuels d'Autriche.

Comme on le voit, ajoute la correspondance, cette généalogie rattache la future reine de Piémont aux maisons régnantes de Russie, de France, d'Autriche et de Bavière.

—On lit dans le *Nouvelliste vaudois* :

"Il paraît que la Sardaigne fait des achats assez considérables de chevaux dans le canton de la Suisse. Du moins, le chemin de fer de l'Ouest en transporte-t-il beaucoup plus que d'habitude, et presque tous ceux qui arrivent à Genève prennent la route de Savoie."

Il paraît qu'à la suite de la découverte d'un complot, un nombre considérable d'étrangers ont été arrêtés à Jassy. Voici, à ce sujet, quelques renseignemens que contient une correspondance datée de Brody, le 6 février, et adressée à la *Gazette autrichienne* :

"Un hasard a fait découvrir un horrible complot qui devait être mis à exécution ici quelques heures plus tard. Un professeur de musique, du nom de Swartzenberg, avait été victime d'un vol. Il soupçonnait un certain N. N., qu'il dénonça à la police. On fit chez cet individu une perquisition domiciliaire et on trouva le plan détaillé de la conjuration avec les noms des conjurés au nombre de plus de 400. Le plupart étrangers ou renégats. Ils devaient mettre le lendemain le feu à la ville de Jassy en soixante endroits à la fois, et assassiner dans la confusion l'hospodar Couza et les membres du sénat. La police a procédé immédiatement à l'arrestation des conjurés ce qui a fait cesser le danger mais non l'agitation."

Un journal de Londres, le *Daily News*, établit ainsi ce qu'a coûté l'insurrection des Indes :

"Pas connaissans enfin, dit il, le chiffre de la dépense occasionnée par la grande insurrection indienne. Le gouvernement des Indes a fait une dépense de guerre de 18 millions sterling, sans compter les 5 millions avant à 5 millions de plus; ainsi la révolte des cipayes a coûté l'énorme somme de 23 millions sterling!

"Cette nouvelle a produit une grande sensation dans la chambre et encore cette somme de 23 millions ne représente-t-elle pas l'indemnité qu'il faudra payer pour parer aux courses pendant la guerre. Pendant que le déficit dépasse de beaucoup l'attente générale, la somme demandée lord Stanley pour faire d'emprunt est bien au-dessus de ce qu'on attendait. Le président du conseil des Indes pense qu'une somme de 7 millions sterling suffira."

Les journaux français sont muets sur la question de la guerre et de la paix. Un avertissement officiel, donné à la *Presse*, paraît avoir rallenti leur zèle, en leur ratirant la liberté des discussions dont ils avaient jouit pendant un instant.

Les Etats-Unis devant le Parlement Anglais.

Dans la séance de la Chambre des Lords du 14 février, les Etats Unis ont été l'occasion d'un incident qui nous paraît devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs. Il s'agit, comme on verra, de la question de la traite des noirs et de la question du droit de visite. Un membre de la Chambre, lord Woodhouse, a reproché au cabinet anglais d'avoir montré peut-être trop de facilité à céder aux réclamations du gouvernement américain, et demandait que la correspondance échangée à ce sujet fût déposée sur le bureau de la Chambre.

On verra par la réponse du comte de Malmesbury, que le chef du Foreign office a rendu au gouvernement américain un hommage complaisant sur la loyauté de son attitude dans cette circonstance, et en faisant ressortir les mérs, après la suppression du droit de visite.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire le compte-rendu de ce débat, tel que nous le trouvons dans les journaux qui nous sont arrivés hier :

Lord Woodhouse demande au secrétaire d'Etat des affaires étrangères s'il déposera sur le bureau de la chambre des copies de la correspondance échangée entre le gouvernement de la reine et le gouvernement des Etats Unis, au sujet du droit de visite. Paisant allusion au désaccord qui avait été provoqué l'an dernier entre les deux gouvernemens par le droit de visite exercé par les croiseurs anglais sur les hauteurs mer, le noble lord dit que, d'après le correspondance qui suivit, la question avait été laissée dans un état très peu satisfaisant, bien que le noble comte à la tête des affaires étrangères eut adopté les principes exposés par le général Cass. Il serait de la plus haute importance que la correspondance entre l'Angleterre et les Etats-Unis fût déposée sur le bureau, afin que l'on pûtse connaître le véritable état des choses.

Le comte de Malmesbury. — Je n'ai pas la moindre objection à faire contre le dépôt de toute la correspondance sur le bureau. Si mon noble pair avait ajouté une demande jusqu'après le moment de la prorogation des Chambres, il aurait agi discrètement. Je puis donner au noble lord des assurances formelles que je n'ai nullement caché dans l'importance de l'Angleterre. La position diffère beaucoup de ce qu'elle était il y a quelques ans. A cette époque, la marine anglaise ne faisait que sortir d'une longue guerre; elle comptait la seule police du monde. Pendant cette période, s'opérait surgi une école de commerce à la pratique desquelles l'Angleterre n'avait pas seulement le droit, et ce n'est malheureusement certaines de ces injustes prétentions qui ont été abandonnées. Je crois que la fidèle interprétation du droit international se trouvait considérée dans la note du général Cass. Toute la question a dû être examinée complètement, et le gouvernement ayant soumis ses vues au gouvernement français, ils ont tous deux adopté un Code qui a été soumis au gouvernement américain pour obtenir sa coopération, et je n'ai pas lieu de me repentir de la marche suivie.

S'il semble que j'ai sacrifié un droit, en réalité très exagéré, je l'ai fait parce que j'ai cru le moment venu de mettre la plus entière confiance dans le gouvernement américain; et la meilleure preuve que je ne me suis pas trompé dans mon calcul, c'est l'esprit avec lequel le gouvernement américain, jusqu'à ce jour, agi pour mettre un terme à la traite des noirs. Tout ce qu'il faut pour mener à bonne fin cette question, c'est la paix, et, si elle continue heureusement encore quelques années, c'en sera fait de la traite des noirs.

La comte de Derby.— On n'a jamais prétendu un seul instant que l'Angleterre ou tout autre pays eut le droit d'aborder un navire d'un autre pays; mais on n'a jamais contesté le droit d'un pays, en cas de suspicion bien fondée, de s'assurer de la nationalité d'un navire. La difficulté consistait à éviter les complications pouvant surgir de ce qu'un officier de marine zélé voudrait s'assurer de la nationalité d'un navire, et tout ce que le gouvernement pouvait faire a été fait en rédigeant un code de lois destinées à prévenir les difficultés à l'avenir.

L'incident n'a pas de suite.

L'armée piémontaise.

L'armée piémontaise au grand complet, en y comprenant toutes les catégories, peut s'élever de 112 à 115,000 hommes, composant 30 régiments de lignes ou 10 brigades, chacune sous le commandement d'un général-major ou d'un colonel.

10 bataillons de bersagliori ou chasseurs.

1 bataillon de chasseurs franc composé du rebut des autres corps. C'est une sorte de bataillon de discipline formé sur le plan des zéphirs français. Il est vrai de dire, pour l'honneur de l'armée sarde, que ce corps est très peu nombreux.

La cavalerie se compose de quatre régiments de lanciers et de cinq régiments de cavalerie légère. Chaque régiment est formé de quatre escadrons de guerre et d'un escadron de dépôt.

L'artillerie compte trois régiments,—un régiment d'artillerie de siège de 12 compagnies, un d'artillerie de campagne de 20 batteries (dont deux batteries d'artillerie à cheval), un régiment du train de 8 compagnies.

Le génie a deux bataillons de 8 compagnies chacun. Les *troupes d'administrations* comptent huit compagnies, dont quatre constituent le train des équipages, et quatre les ambulances et les ouvriers d'administration.

Ajoutez à cela des troupes telles que les gardes du corps et les gardes du palais, ainsi que la gendarmerie royale, formée d'hommes d'élite et divisée en carabiniers (à pied et à cheval) et un corps comme sous le nom de chevau-légers de Sardaigne. Ce dernier corps sert à l'état-major général et à l'état-major spécial des bersagliori, de l'artillerie, du génie et du train. Enfin le corps d'état-major royal est composé de 33 officiers, à partir du rang de colonel jusqu'à celui de capitaine inclusivement. Ces officiers sont attachés aux généraux commandant les divisions. Ils font les travaux topographiques, surveillent la levée des plans et rendent, en outre, des services de toute nature tant en temps de guerre qu'en temps de guerre. Les cartes et les plans qu'ils ont dressés des opérations de la guerre de Crimée étaient faits avec le plus grand soin et ont été considérés comme scientifiques ont été grandement appréciées pendant cette guerre, tant par les Anglais et que par les Français.

THEATRE D'ORLEANS.

A Mme Laborde et Poinsot, et à Carlo Formès, dont nous avons constaté le succès dans leurs courtes apparitions sur la scène, succédé Mlle Piccolomini et M. Florenza que nous avons eu occasion d'entendre dans la *Traviata*. Il est difficile, en voyant Mlle Piccolomini, de ne pas dire qu'il constate lyser longuement le caractère du talent réel de cette artiste porté au sommet de la gloire, enfantant la perfection de conventions qu'on lui prête, à son grand préjudice, croyons-nous. Sans aller plus loin, disons tout de suite que comme tout autre artiste, Mlle Piccolomini exerce sur le public une influence et une domination dont on s'affranchit difficilement. Comme artiste, elle a le pouvoir de nous imposer, de définir, qui impose l'attention des yeux et de l'oreille, mais qui en même temps absorbe le regard au détriment de l'ouïe. Sans être une comédienne, elle une cantatrice qui est là devant vous, sur la scène? On n'ose répondre d'abord; on ne voit qu'un mécanisme de pièces, de coquetterie, de piéges charmants; un assemblage d'intelligence et d'intentions scéniques très habilement ressortis, et très malicieusement gérées par une surabondance de détails qui empêche d'écouter, même quand arrive le tour de la cantatrice de faire entendre son joli petit ramage.

Nous ne savons si nous nous trompons, mais il nous semble que, à côté de son talent dans le genre dramatique, Mlle Piccolomini avait renoncé des conseils dévoués et marqués au coin de la vérité, et que, à côté de ces enthousiasmes et de ces critiques amères dont elle a été tout à la fois l'objet, en restant ce qu'elle est, une grande comédienne, elle fût devenue, avec la haute intelligence qui la caractérise, une comédienne plus sobre, et comme cantatrice même, elle n'eut guère chance qu'on manque à sa voix pour lui donner une place éminente dans l'une des trois ou quatre écoles qui dominent du monde. Mlle Piccolomini elle-même peu pâseront dans la conduite dramatique à venir de Mlle Piccolomini ces paroles jetées au vent, et qui ne le sont point, mais qui ne sont pas une conquête de plus à ajouter au triomphe comme un cri de notre conscience de critique. Quoiqu'il en soit, nous constaterons avec une vive satisfaction deux choses : l'impression charmante que Mlle Piccolomini a produite sur nous dans le premier acte de *La Traviata*, et l'émotion profonde qu'elle nous a laissée après le 4me acte. Chant et jeu tout à été digne la d'une grande et réelle artiste. La seconde chose que nous nous garderons d'oublier, ce sont les bravos qu'elle a soulevés et la sympathie qu'elle a rencontrée dans le public.

M. Florenza dont nous avons déjà signalé la magnique voix, après les concerts dans la salle des Odd Fellows et dans celle de l'Armory, a reparaît devant le public un véritable triomphe dans le rôle de Germont. M. Florenza possède une magnifique voix de baryton, pleine, sonore, de l'étendue, également belle dans les deux registres de l'ut haut et d'en bas, et pardessus tout sympathique au suprême degré. On peut croire ceux qui vous disent que certains accents de cette voix leur ont arraché des larmes. M. Florenza charme, touche et émeut.

Les devoirs de l'hospitalité ne doivent pas nous faire oublier notre propre troupe d'excellents artistes que le public se garde bien de négliger, lorsque le spectacle lui leur juste valeur. C'est ainsi que jeudi dernier, la foule était comptée à la représentation de *l'Etoile du Nord* où Mlle Cordier a charmé par ce goût, ce charme et ce talent décidément populaire parmi nous, en attendant qu'il le devienne ailleurs qu'ici. Mlle Cordier a abordé avec netteté et énergie le rôle difficile de Catherine, et elle l'a conduit jusqu'à la fin avec une grace et un bonheur remarquables. M. Lucien Bourgeois a été ce qu'il est toujours, un chantaur habile, maître des difficultés, tout à fait sûr de lui-même, et ayant non seulement une voix qui fait sur le public une impression toujours favorable. M. Taste abordait pour la première fois le rôle d'opéra-comique et par le personnage de Pierre. Sa belle voix l'a aidé merveilleusement au milieu de l'embarras du dialogue; et il a valoir les plus grandes difficultés de ce rôle en se jouant tant du personnage qu'il représentait. MM. Vila, Debrisay, Mmes Valé et Richer ont complété l'ensemble de l'ouvrage qui a marché à la grande satisfaction de tout le monde; les applaudissemens et le succès sont là pour le prouver. Nous ne pouvons terminer la plume sans constater la façon exceptionnellement remarquable dont Mlle Cordier a chanté la *Fanchonnette* samedi dernier devant une salle où les torrents de pluie avaient empêché la foule de pénétrer, malheureusement pour le public et pour l'artiste. Ç'a été un grand triomphe en petit comité.

Depuis quelques dimanches, les représentations à bénéfices font de belles recettes et ramènent de grandes phèses dont quelques-unes ont été représentées pour la première fois ici. Notre bonne troupe dramatique continue à recueillir sa part de bravos hebdomadaires. Mme Boudeville, avec sa précieuse organisation dramatique, Mme Vezian, toujours gracieuse et pleine de jeune ingénue, Mme Bourgeois, jeune première aimée du public, Mmes Debley, Richer, MM. Dutasis, Choli, Cormier, Gil y sont sans cesse sur la brèche, et moissonnent des grands applaudissemens. Entr'autres pièces nouvelles nous signalerons les *Orphelines de la Charité*, les *Chevaliers du Brouillard*, le *Lazzi*, qui ont été vus avec le plus grand plaisir.

THEATRE D'ORLEANS.—Ce soir, seconde représentation de l'*Etoile du Nord*. Nous avons noté chanté par Mlle Cordier, Mme Vadé, et par MM. Lucien Bourgeois, Taste, Vila, Debrisay.

Jeudi, pour le bénéfice de M. Menesse, 1re représentation de la reprise de *Charles VI*, opéra très populaire, et dont le succès ne jamais manqué de faire très brillant ici. Nous ajouterons que le bénéficiaire est un des artistes les plus infatigables de notre théâtre, et qui a, dès son début pour ainsi dire, conquis une grande place bien méritée dans les sympathies du public. Depuis le commencement de la saison, M. Menesse a tenu tête à un répertoire des plus variés; toujours sur la brèche, aidant à la représentation de toutes les pièces où son emploi est si important, et n'y manquant entièrement à service. Le public doit lui savoir gré de son activité autant que de son talent. C'est ce dont il n'y a pas à douter, le jour de l'opéra d'Halévy, chanté par MM. Delagrave, Beauce, Taste, Mettier et par Mlles Bourgeois et Paola.

GRAND MAGASIN DE MODES. — Mme Fabre, succégnre Chartres et Hôpital, vient d'ouvrir un magasin de modes, de chapeaux de feutre anglaises et de chapeaux de paille. On trouve également chez elle un assortiment complet de nouvelles, châles de toutes sortes et chapeaux de Paris. Mme Fabre, Mme Fabre offre tout son assortiment de marchandises aux prix de New-York, c'est-à-dire à des prix incomparablement très avantageux.

AVIS AUX DAMES — B. Wentworth, rue du Canal No 18, annonce le célèbre corset-tourmente, artiste, et la particularité inaccessible. Ce corset incomparable est confectionné par Bonglon et Bourvent, dont les chemises et bien répondent se trouvent également chez Wentworth, seul agent.

MAGASIN & MARCHANDISES.—Cette maison tient un magnifique assortiment de provenance des Antilles, Amérique, Bordeaux, Cognac, fruits, etc., etc. MM. Magnon & Harvieux sont rue St-Charles, 44, en face l'hôtel St-Charles. Voir aux avis.

BOUTE CHARGE—On lit dans l'*Echo de Lafayette*.—Durant une saison de chasse, trois chasseurs de la paroisse Saint-Rouge ont tué 32 chevreuils, 47 chapelagrus et 19 cerfs, dans un rayon de 30 milles.

Dépêches télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

Arrivée de l'Empire City
NOUVELLES DE LA HAVANE.

Passe du Sud-Ouest, 14 mars—Le steamer Empire City, venant de New-York, par la voie de la Havane, est entré ce soir dans le fleuve. Il apporte des avis de la Havane jusqu'au 11 courant.

Marchés de la Havane.

Havane, 11 mars—Le marché aux sucres est actif : l'arrobe vaut 9 1/2 réaux pour le no 12. Les mélasses s'écoulent promptement aux prix du dernier steamer—La graisse a cles avec langueur à 8½7 50 le quintal en tierçons et 8½ 50 en barillets. Le stock dans le port est de 2000 barils et tierçons et de 1500 barillets.

Le change a une tendance à la baisse.

LEGISLATURE DE LA LOUISIANE.

Baton Rouge, 14 mars—Le bill permettant aux personnes libres descendant de la race africaine de se choisir un maître, a été adopté aujourd'hui.

L'acte supplémentaire à l'acte réglant le recouvrement des taxes municipales à la Nouvelle-Orléans, a été également adopté.

A la Chambre, le bill fixant le salaire des registres, et le bill pour vendre un million d'acres de terres marécageuses, ont obtenu l'adhésion des membres.

La Chambre a en outre adopté le bill pour incorporer le Collége Commercial de Dolbear à la Nlle Orléans.

Le bill des allocations a été adopté. L'hôpital de Charité y est inscrit pour $45,000.

Nominations par le gouverneur.

Louis Herbert, ingénieur d'Etat, et B. Haraldson, register du bureau des terres. Le Sénat a ratifié ces deux nominations.

CHRONIQUE LOCALE.

LYCÉE DE CARROLLTON—Nous apprenons de M. Williams, voyer de la Paroisse Jefferson, que la levée de Carrollton est en état de résister à la pression de l'eau.

PREMIERE COUR—L'avocat de district n'a pas trouvé bien à poursuivre Wm Terry, accusé d'assaut à main armée.

Nicholas Barton, accusé de tentative de meurtre, s'est déclaré innocent. Il a fourni un cautionnement pour répondre de sa comparution.

Le ministère public a demandé et obtenu la mise en liberté de Henry Jenkins, John Wilson, Thos McAvoy, John Levi et Bridget McGrady, accusés de larcin.

Le jury a acquitté James Maher accusé d'assaut et batterie, et Henry Simmons, accusé d'assaut à main armée.

James McGary a été déclaré coupable d'assaut et batterie. Le juge prononcera la sentence le 16 du courant.

VOL—Liza Collins, Mary Morrison, Mary Smith et Catherine Carroll sont accusées, devant le recorder Wiltz, d'avoir volé centrisines à J Pfeiffer, dans une maison que tient Acoby Murphy, rue Gallatin. Le tribunal a envoyé Liza et ses compagnes devant la Première Cour de District.

UN HOMME VOLÉ.—Antoine Cambre, commissaire de la salle de bal de la Louisiane, a tué Manuel Suarez, hier, à 3 heures du matin, au haut de l'escalier du "Ball Room." "—Les témoignages établissent clairement que le défunt avait exprimé l'intention de tuer Cambre, et l'avait poursuivi afin de profiter d'une occasion favorable; Cambre croyant que Suarez plaisantait, mais il ne tarda pas à s'assurer la méfiance du portefeuille. Suarez le suivit au haut de l'escalier, se précipita devant lui en rasant à la main, et, lui posant un brasse le figure, saisissant de la main droite Cambre para le coup et se mit à descendre, évita un second coup tout en continuant à battre en retraite et arrivant au bas de l'escalier, où quelqu'un lui donna un pistolet; il l'a'arrêta et tirant deux fois sur Suarez qui tombe atteint de deux balles et mourut presque instantanément.

Le coroner a pratiqué la levée du corps. Suarez n'avait que 23 ans; il était arrivé tout récemment de la Havane.

LES RECORDERS—Thomas Wall, qu'un affidavit accuse devant le recorder Summers, de tentative de meurtre sur la personne de Mlle Brown qui, le 10 courant, a été grièvement blessé, subira un interrogatoire le 19 du courant. Cautionnement de $1000.

Mme M. A. Smith, rue Driades, dit que Mm Rosanna Walker lui a volé du linge.

Félix McPherson qui avait insulté et menacé M. Jackson, a fourni caution pour répondre de sa bonne conduite.

—Antoine Cambre, commissaire de la salle de bal de la Louisiane, a été conduit hier devant le recorder Summers, sur la plainte de Suarez. Le tribunal a prononcé son acquittement, les témoins ayant déclaré qu'il avait frappé Suarez parce qu'il avait tentée de le tuer. Nous publions plus loin des détails de cette affaire.

James Gibney a été arrêté par John Peter qu'il accuse d'abus de confiance. Il s'agit d'une vingtaine de piastres.

Quinze mars—C'est aujourd'hui que commencent les nouveaux cours qui veulent apprendre les langues modernes, les mathématiques et la tenue des livres, au grand établissement du Prof. Bertrix, 13, rue St-Charles.

Les Dames s'y instruisent de 7 heures du matin à 3 heures après midi; les enfants, de10 heures à 5; les messeurs de 8 heures à 10.

CATALOGUE DES BIENS McDONOGH—On trouvera au bureau de M. N. Vignié, encanteur, au coin de la rue Conti et du Passage de la Bourse, des catalogues imprimés, en français et en anglais, de cette portion des biens de la succession McDonogh échus à la ville de Baltimore et situés du 1er au 3e 3me districts. La vente, on le sait, doit avoir lieu jeudi, 17 courant.

FEUILLETON.

LES MARIAGES DE PARIS.

TRENTE ET QUARANTE.

VI.

LE HUITIEME VOYAGEUR.

Le 20 juillet, à sept heures et demie du soir, M. Bitterlin et sa fille roulaient en fiacre vers la gare de l'Est. Emma, en habit de voyage de Sébastopol, le capitaine qui semblait bien radouci, dit à l'enfant : "Tu vas faire un beau voyage, mais apprends à te conduire. Je suis bon, je vais te montrer la Suisse, le grand-duché de Bade et Strasbourg, où j'ai tenu garnison quand tu n'étais pas encore née. Tu verras des montagnes, mais à Linnéville; tu verras le parterre et le château; tu verras aussi l'humble toit où ton père a reçu le jour. En revenant à Paris, il est possible que je te paie une promenade au camp de Châlons, si toutefois tu as su t'en rendre digne. Songe à répondre à mes bontés par une sagesse exemplaire. Je ne regrette ni mes jours ni mes nuits, si tu vas devant toi sans regarder les frelaquets à droite et à gauche. Et comme je ne puis rien faire pour ta dot, je t'aurai quand ton père te fait l'honneur de te parler!"

Emma partait pour la Suisse comme les poltrons vont au feu, en jetant à chaque pas un regard en arrière. Il y avait plus de vit gît dans qu'elle était sous l'aile de son père, elle supposait que Meo n'avait point de ses nouvelles. De là une grande douleur qui grandissait en elle à mesure qu'on l'entraînait loin du jeune dilettante. Elle cédait par lassitude de la volonté de son père, car les plus fortes résolutions féminines s'ébranlent toujours au moindre choc de la force brutale. Elle savait, un appel désespéré à toutes les puissances de la terre et du ciel.

La terreur que lui inspirait son père lui faisait, et le ciel ne fit tomber aucun aérolithe sur le chapeau vernf du cocher. Telle est l'indifférence de la nature pour les tragédies de la vie intime, que le capitaine abordait sans accident l'escalier de la gare avec sa fille et ses paquets.

Emma parcourut d'un coup d'œil les quatre coins de la salle d'attente; elle n'y vit rien de saillant, que le rateliér d'une vieille Anglaise. Jusqu'au dernier moment, elle s'attendit à voir entrer quelque providence en paletot marron, quelque *Deus ex machina* roulé dans un pladd; elle ne fut pour son appel, ses paquets, ses billets, ses Poodles et ses bonnes.

Emma, qui avait quelque habitude des voyages, fendit la presse à grands coups de coudes, et se jeta, suivi de sa fille, dans le compartiment de première classe. A peine installé, il se retrancha de son mieux en fermant la portière et en baissant les stores; c'est ainsi qu'il pensait rendre son repaire inaccessible. Mais un couple fort intrépide escalada le marchepied et s'empara des deux coins qui restaient libres. Un instant après, deux hommes jeunes, l'un grand et maigre, l'autre gros et court, s'élancèrent l'un après l'autre dans le wagon; le plus long, qui avait de l'air, mit le pied sur le chien de l'Emma et posa son pied sur les cors de M. Bitterlin; l'autre comprima violemment une petite Allemande dont le mari était sur le quai, mari. Il fallait que le capitaine eût fait provision de patience, car il se contenta de grommeler entre ses dents. Mais un dernier arrivant, jeune, bien fait et bien mis, vint s'installer à son côté, sur la banque droite de la compagnie, en fredonnant un morceau du Trovatore.

Sauvé! sauvé! Bonheur divin!

Merci, bonté céleste!

Un cœur respire enfin!

"Monsieur! cria le capitaine en relevant sa moustache, j'ai tout supporté patiemment, mais voici qui passe la mesure!

—Quelle mesure, s'il vous plaît? répondit le nouveau venu.

—Mais, monsieur, ne pouvez-vous entrer dans un autre compartiment? Vous voyez bien que nous sommes complets.

—Tant mieux, monsieur; les nuits sont fraîches.

Au même instant, un employé de la gare ouvrit la portière en disant :

"Cinq, six, sept; une place! Par ici, messieurs, s'il vous plaît!"

Le capitaine se leva d'un bond et cria : "Mais, monsieur, ça n'a pas de nom! J'ai payé les premières pour être seul avec ma fille, et vous nous empêtez comme des harengs!"

—Pardon, monsieur, il y a huit places!

—Mais, monsieur, si vous étiez huit, comment serions-nous pour tendre nos jambes!

Monsieur, nous avons beaucoup de monde pour Melbourne, et il faut que nous caisions tous les voyageurs.

—Un de moins! ajouta une voiture.

—Monsieur, si j'ai occulté tout le monde, on m'obligerait une voiture par personne.

—Eh! que diable! ne sais pas tout le monde! Il est possible que mon nom ne soit pas arrivé jusqu'à vous, mais je suis le capitaine Bitterlin.

"Monsieur, quand vous serie le maréchal Général, je ne pourrais pas vous donner un compartiment pour vous seul." Il jugea prudent de ne point répliquer : "Par fait, monsieur, vous pouvez !"

Un huitième voyageur s'élança en tête dans la voiture, et Mme Emma se pressa un peu.

"Il n'est pas pour rien, lui dit son père, je me vois prendre de tout supporter. Je puis dour."

Emma n'avait pas eu peur; bien au contraire. Elle avait reconnu le huitième voyageur.

La machine siffla, le train partit. Les yeux d'Emma et ceux de Meo commencèrent un dialogue qui devait durer jusqu'à Bâle. Les deux heureux tirèrent de leurs poches deux journaux grands comme des draps de lit. L'un déploya le *Times*, l'autre le *New-York Herald*, et chacun manœuvra l'énorme feuille de manière à aveugler son voisin. Le jeune couple ingambe, qui faisait pendant au capitaine et à sa fille, chercha, sous le nez de son voisin, et regarda dans le blanc des yeux, et échangea de cinq en cinq minutes un sourire amoureux, naïf et germanique. Le capitaine et son voisin dormaient profondément. Le voisin était un gros garçon réjoui, de ceux qui vivent à Paris sans rien faire. Il s'en allait perdre son argent à Bade, et il avait pris le chemin le plus long, pensant que c'était toujours cela de gagné. Il avait bien dîné avant de monter en voiture, et il jouissait de son sommeil robuste qui est la récompense des bons estomacs. M. Bitterlin, après lui avoir fait l'accueil que vous savez, s'était si bien accoutumé à lui qu'il se couvrait de tout le reste, et lui ronflait sur l'épaule, sans rancune.

Etourdies par cette musique, Emma et Meo se penchèrent l'un vers l'autre, et leurs têtes s'avancèrent graduellement jusque dans le milieu de la voiture. A l'endroit où le Parisien oroisait les genoux avec l'homme de New-York. Lorsqu'ils furent à portée de s'entendre sans être entendus, ils se racontèrent de mémoire les vers de l'Orfeo tout ce qu'ils avaient éprouvé séparément depuis la fin du mois de juin. Emma n'insista pas beaucoup sur les souffrances de sa captivité; elle trouvait que le bonheur présent n'était pas cher à ce prix. Meo passa rapidement sur ses marches et contre-marches : toutes les fatigues de la campagne sont oubliées quand les clairons sonnent la bataille. Il était tout à l'espérance de se mesurer avec M. Bitterlin, de vaincre son mauvais vouloir, de cuibuter ses préjugés tambour battant, et de signer la paix dans un bon mariage.

L'autre train fut interrompu par le capitaine, qui s'éveilla en éternuant trois fois. Il chercha la cause de sa démangeaison et la trouva dans l'échauffement de son visage. C'était un tissu soyeux de laine très-longue, aussi chaud qu'une fourrure et beaucoup plus légère, malheureusement sujet à se rompre. Mais M. Bitterlin avait aspiré une bouffée de laine, et un chatouillement incendiaire lui mettait le nez en feu. Il se retourna sur son dur ivant, et lui dit sans façon lorsqu'il le vit éveillé :

"Monsieur, j'ai-il de l'indiscrétion à vous demander le nom de votre tailleur?

—Non, monsieur; c'est Alfred.

—Ah! vous le tutoyez! Moi, je me fais habiller par mon cousin Bergé, n'oyez bien que je lui retirerais ma pratique s'il me faisait une capote aussi incommode que celle-là.

—Monsieur, je vous assure que mon paletot est très-commode et qu'on y dort parfaitement. Bonsoir, monsieur.

—Je n'ai pas dormi! Dedans, c'est possible; mais dessus, je le nie. Lorsqu'on voyage en voiture publique, on devrait choisir des vêtements qui ne fussent pas de nature à gêner ou incommoder les autres voyageurs.

Veuillez donc agréer mes excuses. Bonsoir, monsieur.

—Monsieur, des excuses en pareil cas semblerait ironique. Vous n'avez pas d'excuses à me faire. C'est moi qui ai eu tort de vous éveiller. Je vous prie de ne point m'appuyer à gauche. Je rentre dans mon coin, monsieur; chez moi, monsieur!

—Bonsoir, monsieur.

Le Parisien se rendormit en cinq minutes, mais le capitaine y mit du temps. Il se tourna dans tous les sens, se mordit les lèvres, soupirant dans le tangage. Huit à quinze jours suffisent ordinairement à faire disparaître du visage les traces de la lutte entre les Français de notre temps; il lui voulut du bien de n'être pas beurgeois.

"Mademoiselle, dit-il, Meo, c'est entre nous à la vie à la mort. Vos amis sont les miens; je vous aidrai à dorsser vos ennemis; mon cœur, ma tête, mon bras, tout est à votre service!

—Vous êtes trop aimable, en vérité. Je vie dans un monde où l'on n'a ni amis ni ennemis. Mais si j'avais quelque chose à demander, ce ne sont ni les amitiés ni les inimitiés qui me rendraient pour cela. Je vous remercie pourtant.

—De votre côté, vous m'aiderez à surmonter les obstacles, vous ne me quitterez pas, vous serez mon appui, mon guide; vous me marierez.

—Mon Dieu, mon cher monsieur, ce n'est pas précisément ma spécialité; cependant, si je peux vous être bon à quelque chose, j'en serai ravi; d'autant plus que je vais à Bade, et que, suivant l'opinion de.... Lassagne ou de Grassot, les belles actions portent bonheur. Mais on pourrait vous y gêner chez nous. Passez devant, je vous prie."

Meo ne se le fit pas dire deux fois. Il s'élança, et, au vrai plaisir de voler dans l'air, tendit à voir entrer quelque providence en paletot marron, quelque *Deus ex machina* roulé dans un pladd; elle ne fut pour son appel.

La cloche sonna, les portes glissèrent dans leurs rainures, le capitaine prit les paraplusies; il fallut partir.

M. Bitterlin, qui avait quelque habitude des voyages, fendit la presse à grands coups de coudes, et se jeta, suivi de sa fille, dans le compartiment de première classe. A peine installé, il se retrancha de son mieux en fermant la portière et en baissant les stores : c'est ainsi qu'il pensait rendre son repaire inaccessible. Mais un couple fort intrépide escalada le marchepied et s'empara des deux coins qui restaient libres. Un instant après, deux hommes jeunes, l'un grand et maigre, l'autre gros et court, s'élancèrent l'un après l'autre dans le wagon; le plus long, qui avait de l'air, mit le pied sur le chien de l'Emma et posa son pied sur les cors de M. Bitterlin; l'autre comprima violemment une petite Allemande dont le mari était sur le quai, mari. Il fallait que le capitaine eût fait provision de patience, car il se contenta de grommeler entre ses dents. Mais un dernier arrivant, jeune, bien fait et bien mis, vint s'installer à son côté, sur la banque droite de la compagnie, en fredonnant un morceau du Trovatore :

Sau